

# LE SOIR

## Boxer la mémoire pour ne Pas pleurer \*\*\*



Un micro en pied, quelques rangées de verres à shot sur le sol, et une guitare électrique prête à balancer ses riffs : l'adaptation du roman *Pas pleurer* (Prix Goncourt en 2014) s'annonce plus proche du concert rock que d'une sage transposition littéraire. Ce qui ne devrait pas déplaire à son auteure, Lydie Salvayre, personnage plutôt rock'n'roll elle-même puisqu'elle a déjà travaillé avec des artistes comme Serge Teyssot-Gay, guitariste du groupe Noir Désir.

Des 300 pages de son roman, le metteur en scène Denis Laujol n'en a gardé que la substantifique moelle, resserrant le récit autour de la mère de Lydie Salvayre, Montserrat – surnommée Montse – et sa traversée de la guerre civile espagnole, de l'euphorie des mouvements libertaires pendant l'été 36 jusqu'aux désillusions des massacres et de l'exode provoqués par la bêtise et la cruauté humaines.

Il suffit à Marie-Aurore d'Awans de quelques mèches de cheveux teints en blanc au milieu de sa tignasse brune, et surtout d'un jeu élastique, pour passer d'un personnage à l'autre. Elle est surtout Montsé, vieille dame dont la voix chevrotante et la langue à la fois bancale et somptueuse, mélange biscornu de français et d'espagnol, plongent avec feu dans les souvenirs d'une jeunesse gravée à tout jamais dans sa mémoire.

Elle raconte le petit village de Catalogne, ankylosé par la tradition, et comment, à 15 ans, on essaie de la refourguer comme bonne chez les grands bourgeois du coin. Elle, fille des « mauvais pauvres », c'est-à-dire ceux qui « ouvrent leur gueule », découvre la lutte des classes grâce à son frère, Josep, qui veut croire aux lendemains qui chantent, à la collectivisation, aux thèses anarchistes des nouvelles milices libertaires. Elle fuit le mariage arrangé et le rythme immuable du village réglé par la récolte des olives pour découvrir la ville, la liberté, l'amour.

Puis, ce sera la dégringolade, la guerre, la fuite sous les bombardements fascistes avec, pour seul bagage, son bébé, serrée tout contre elle, à qui elle répète « Pas pleurer » comme pour se tranquilliser elle-même. Et l'arrivée dans une France qui commet les impardonnables camps de concentration.

Il fallait une fameuse robustesse pour endosser ce récit intense. Marie-Aurore d'Awans est ce roc, cette caisse de résonance passionnée. Il lui faut maintenant gagner en intériorité, poser l'émotion sur le fil de la révolte pour nous subjuguier complètement, mais la pièce donne une vibration éclatante au roman, écho lumineux à Bernanos qui dénonçait déjà cette « saloperie » où nous mène le fanatisme des hommes.

**Rencontre avec l'auteure ce jeudi 23 mars après la pièce.**